

Daniel Péchon
Le fantôme des dictionnaires

Alain Lessard

Number 47, March–April–May 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21656ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lessard, A. (1992). Daniel Péchon : le fantôme des dictionnaires. *Nuit blanche*, (47), 44–49.

DANIEL PÉCHOIN

LE FANTÔME

DES DICTIONNAIRES

Il y a fort à parier que 99,9 % des utilisateurs de dictionnaires, (et 99 % des utilisateurs forcenés) sont incapables de nommer ceux à qui ils doivent ce passe-temps, qui leur en fait d'ailleurs passer beaucoup. Daniel Péchoin, que Nuit blanche a rencontré, a rédigé de nombreux dictionnaires. Il a de fait travaillé à la plupart des dictionnaires que nous connaissons et que nous utilisons régulièrement. Il était donc en mesure de nous parler d'eux, de leurs utilisateurs respectifs, et aussi de la façon dont on fixe les normes du langage pour toute la francophonie.

Nous avons aussi discuté d'un sujet qui, lorsqu'il revient sur la place publique ne manque pas de réactiver les passions: la réforme de l'orthographe. En ce domaine, s'il est certain que l'Académie française propose, il s'avère que d'autres disposent... Les Académiciens ont proposé des modifications de la graphie du lexique une dizaine de fois, dès 1694, et récemment, en 1990. À écouter Daniel Péchoin parler de ces dernières propositions de modifications, on se demande si les membres de l'Académie française ne souffrent pas d'anémie, tant ce qu'ils nomment réforme a tout de la réformette. Vérification faite, le mot réformette est déjà au dictionnaire; il semble se prélasser familièrement sous le mot réforme!

Nuit blanche : *Au risque de vous étonner, nous aimerions d'abord savoir quel est l'ouvrage de fiction qui vous a particulièrement plu, récemment, et quels sont vos auteurs préférés?*

Daniel Péchoin : Une de mes grandes admirations littéraires, c'est Marcel Aymé.

N.B. : *Bien connu pour ses nouvelles chez vous; un peu moins ici...*

D.P. : À mon avis, un grand maître français du genre, méconnu du reste. Il n'est pas indigne de Maupassant. J'ai également lu, récemment, un grand nouvelliste, italien celui-là, Dino Buzzati, pour lequel j'ai eu une véritable passion, tant sa vision, toute métaphysique, est à la fois lucide et amère.

N.B. : *Dont on vient de publier, chez Robert Laffont, Toutes ses nouvelles. Mais, le moins que l'on puisse*

dire, c'est qu'il existe une grande différence entre ces deux auteurs!

D.P. : Ah, oui! une grande différence mais peut-être aussi une grande ressemblance. Il est vrai qu'au niveau des moyens d'expression, ils sont radicalement différents, mais ils ont comme points communs, je pense, de jeter un regard à la fois ironique et désabusé sur le monde et sur les hommes. Cela les rapproche; ils font partie de la même famille d'esprit. J'ajoute à ces passions un amour plus ancien, un livre lu, relu et chéri, le *Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier. Une de mes grandes passions littéraires. Passion précoce, mais qui ne s'est jamais démentie: c'est un livre de chevet.

Les artisans et l'«esprit» des dictionnaires

N.B. : *Vous avez été d'abord rédacteur, puis rédacteur en chef et éditeur indépendant de nombreux dictionnaires, qu'il s'agisse du Petit Larousse, du Thésaurus, des Petit et Grand Robert, de ceux qu'ont publiés Bordas, Hachette ou Flammarion. Vous êtes donc en mesure de définir, ce que, faute de mieux, nous nommerons l'«esprit» qui caractérise les principaux dictionnaires de langue.*

D.P. : Je distinguerais deux groupes: d'une part, les dictionnaires Hachette, qui ont constitué une expérience originale, d'autre part, les *Robert* et les *Larousse*. Pour qualifier ceux-ci, on peut se référer à leurs fondateurs. La maison Larousse ne s'écarte pas de la ligne tracée par Pierre Larousse: elle demeure une maison de dictionnaires encyclopédiques. Pierre Larousse, quand il

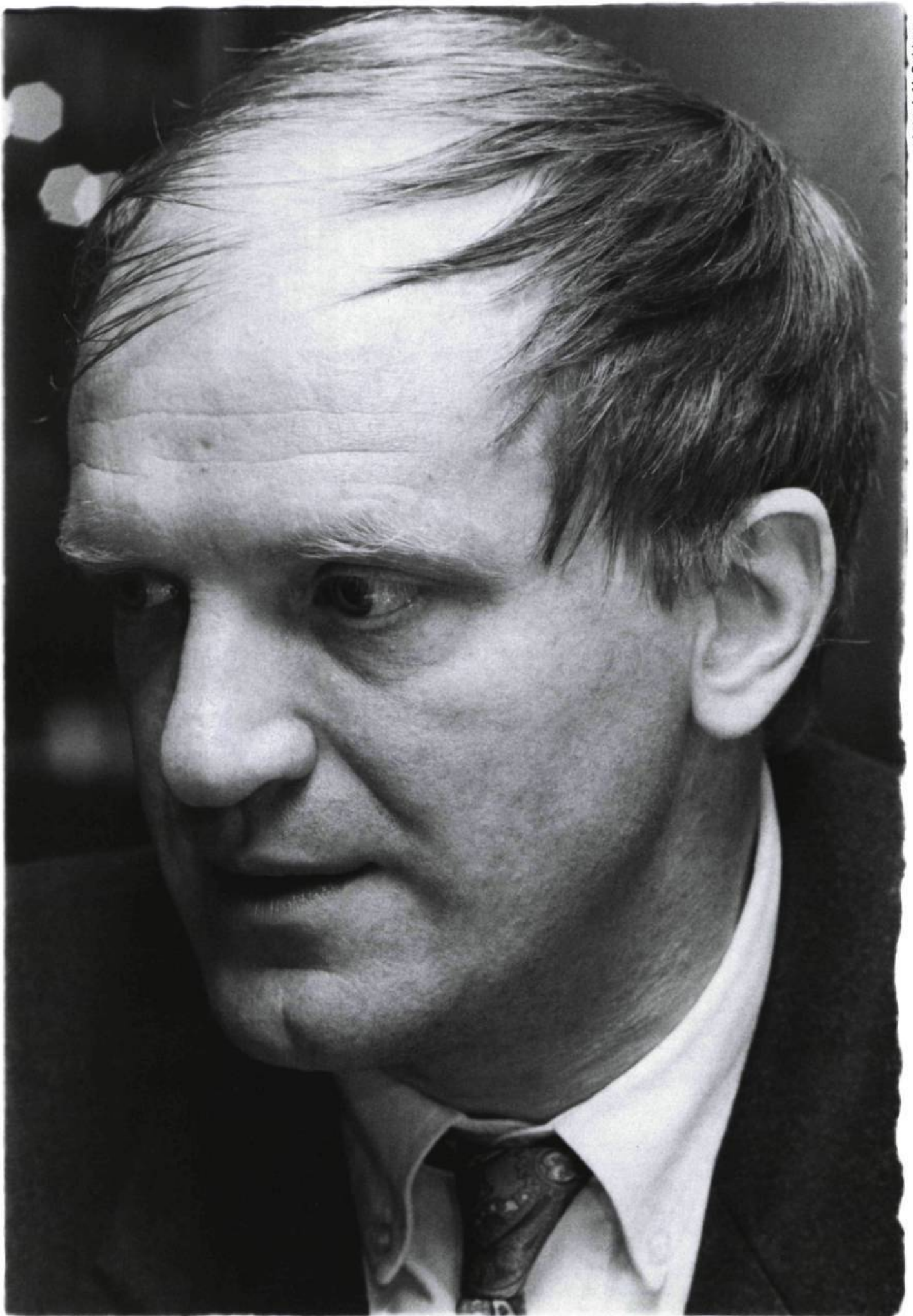


photo : A.-M. Guérineau

Daniel Péchoin

a écrit son *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, avait une ambition, qui pourrait presque paraître présomptueuse, s'il n'avait pas réalisé ce que, justement, il a réalisé. Son ambition, excusez du peu!, c'était de faire, pour le XIX^e siècle, ce que Diderot et d'Alembert avaient fait, pour le XVIII^e siècle. Un homme qui a le culot de se donner ça comme ambition, il faut qu'il ait un caractère sacrément trempé; et s'il ne réussit pas, il est ridicule... Ce parti-pris encyclopédique est resté très très présent dans la philosophie d'entreprise des éditions Larousse. Et ce, même si une partie importante de la production est orientée vers le dictionnaire de langue pure, entre guillemets.

Quant à Paul Robert, lorsqu'il a fondé la maison qui porte maintenant son nom, il a appelé sa société, Société du nouveau Littré. Et je crois que le choix des dénominations n'est pas innocent. Paul Robert souhaitait placer sa production dictionnaire dans la lignée humaniste, philologique et positiviste d'Émile Littré.

N.B. : *Voilà pour le second groupe. Revenons au premier. En quoi, si l'on reprend votre propre formulation, les dictionnaires des éditions Hachette tiennent-ils «une place à part»?*

D.P. : Quand je suis entré chez Hachette, la tradition qui remonte à Émile Littré, avait été coupée. Car Hachette avait édité le *Littré*, mais lorsque l'éditeur a souhaité se lancer de nouveau dans l'aventure des dictionnaires, le *Littré* était tombé, depuis longtemps, dans le domaine public. Par ailleurs, Hachette n'avait pas entretenu de fond dictionnaire. Une tradition s'était interrompue, avec laquelle on essayait de renouer, mais l'interruption était tellement éloignée dans le temps, qu'il s'agissait de repartir pratiquement de zéro. Défi nouveau donc pour Hachette de se lancer dans l'aventure après une coupure d'un siècle, dans un contexte éditorial où chez Robert, présidait cet esprit très philologique et littéraire, et chez Larousse, cet esprit très encyclopédique, qui remonte à son fondateur.

Au sujet des utilisateurs des dictionnaires

N.B. : *Que savez-vous de vos lecteurs, les utilisateurs des dictionnaires? Quel serait le portrait-type de ceux qui consultent les principaux dictionnaires de langue?*

D.P. : Voilà un portrait très difficile à tracer; c'est d'ailleurs une des grandes frustrations du lexicographe. Le rapport qu'on peut avoir avec le lecteur est très différent de celui du journaliste par exemple qui reçoit des coups de téléphone au journal, parcourt le courrier des lecteurs, qui a peut-être même un contact immédiat avec son public; le lexicographe a, lui, un contact très médiat, son public étant plus lointain. Les lecteurs nous écrivent

évidemment et ce courrier prend souvent l'allure d'un retour de susceptibilité sur ce qu'on a pu écrire. Des gens protestent, par exemple, du fait que tel ou tel mot de leur spécialité est absent; d'autres estiment qu'il ne faudrait pas mettre de vilains mots dans le dictionnaire. Mais il est vrai que notre lecteur, notre utilisateur ne nous est pas très bien connu. On peut tout de même affirmer que l'utilisateur des dictionnaires Robert est souvent quelqu'un qui lit beaucoup, qui a fait des études supérieures, alors que celui du *Petit Larousse*, c'est un peu tout le monde. Le *Petit Larousse*, c'est le dictionnaire de consensus, celui dans lequel tout le monde se reconnaît, par la présence qu'il assure depuis longtemps. Alors que le *Petit Robert* représente un public, je dirais, avec beaucoup de guillemets, plus intellectuel.

La fameuse réforme de l'orthographe

Ce n'est pas avec un enthousiasme débordant que Daniel Péchoin nous a parlé de la réforme de l'orthographe, proposée en France en décembre 1990. Il a aussi tenu à préciser que tout ce qu'il en dit n'engage que lui; qu'en aucune façon, ses propos ne reflètent la position des éditeurs pour qui il a travaillé, et travaille encore. Ce qu'il nous dit de la réforme proposée n'en est pas moins très intéressant.

N.B. : *Quelle a été votre réaction, en tant que rédacteur de dictionnaire, lors de l'annonce de la réforme de l'orthographe?*

D.P. : Je trouve que c'est un mot particulièrement mal choisi. Il ne s'agit pas d'une réforme, il s'agit d'un aménagement, très prudent, de l'orthographe française dont on a fait un ramdam, à mon avis, tout à fait injustifié. Une première réaction, une réaction de linguiste, c'est qu'il faudrait aller beaucoup plus loin... Réaction spontanée. Une autre réaction, un peu en retrait par rapport à la première, c'est que je me suis aperçu, en parlant avec des gens de mon entourage, que en fait, et très bizarrement, toucher à l'orthographe française, c'était comme si on parlait de démolir le Louvre. Alors, ça veut dire qu'il faut être prudents, qu'il faut, à la fois, être hardis et prudents.

N.B. : *Il ne s'agissait pourtant pas de la première réforme?*

D.P. : Ce n'était pas la première tentative d'aménagement; je me refuse toujours à parler de réforme. On a proposé de supprimer un certain nombre d'accents circonflexes, de rétablir la cohérence dans les lettres doubles,... Je ne vois pas que la terre risque d'arrêter de tourner sur son axe pour si peu! Je souhaiterais qu'on aille plus loin. D'abord, parce que je ne crois pas que la culture française sera menacée par un aménagement approfondi de l'orthographe. Donc, ce que je souhaiterais, c'est qu'on puisse d'abord dépassionner le débat, réfléchir calmement [...] et progressivement mettre en place des mesures qui assureraient plus de cohérence et permettraient d'éviter qu'une grande partie de la scolarité passe à apprendre les règles, les exceptions aux règles et les exceptions aux exceptions des règles.

J'ai l'impression qu'il y a un sur-moi grammatical chez les Français qui est proprement renversant et qui est lié, pour une bonne part, à la tradition académique, elle-même liée à une représentation des méca-



Patrice Remia

nismes de pouvoir qui remonte à la Royauté et aux Jacobins. C'est la même tradition centralisatrice: le dépositaire de la bonne langue, ça ne peut être que l'Académie. C'est quand même étonnant: l'Académie, c'est une institution royale qui remonte au début du XVII^e siècle, et les Français, si attachés à la République, sont complètement dans ce fonctionnement régalien... en même temps, bon, ils y sont, ils y sont!

N.B. : *En tant que rédacteur de dictionnaire, comment traitez-vous les néologismes, les modifications sémantiques, ou plus généralement, l'évolution du vocabulaire?*

D.P. : [...] Il faut savoir qu'il est économiquement impossible d'envoyer des enquêteurs sur le terrain avec des magnétophones, pour savoir ce qui se dit et ce qui ne se dit pas. Moi, j'en rêverais... Mais, ce qui supplée à ça, c'est l'intuition des lexicographes. Ils sont généralement des gens cultivés, des gens qui lisent beaucoup, qui écoutent aussi beaucoup, qui sont surtout attentifs aux phénomènes de langage et qui ont, dans l'ensemble, une bonne intuition de ce qui se passe autour d'eux, dans le domaine de la langue. Ce qui me fait dire que les lexicographes ont une assez bonne intuition, c'est que, en grande majorité, la communauté linguistique, en l'occurrence la francophonie, se reconnaît dans les dictionnaires. [...] Alors, comment fonctionne-t-elle cette intuition? Elle est d'abord intuition de la fréquence et de l'importance, ce qui peut parfois être contradictoire. Il peut arriver qu'un mot nouveau désigne une réalité et un concept importants, dans une science, un concept-clé qui opère un renversement épistémologique dans la discipline considérée, en étant encore pratiquement inconnu de la communauté linguistique. C'est au lexicographe d'amener ce mot rare à la connaissance du grand public, qui le retrouvera un jour ou l'autre au cours de ses lectures. [...] Il faut que la personne qui se demande ce que le mot veut dire en trouve la signification pour comprendre une conceptualisation nouvelle. Il y a aussi la notion de fréquence; lorsqu'un mot devient massivement répandu, on ne peut plus le passer sous silence, dans une description qui se veut exhaustive.

N.B. : *Vous dites que les antennes du lexicographe sont sensibles et couvrent un large territoire. Qu'en est-il de la féminisation des termes? Vous, lexicographes et rédacteurs de dictionnaires, qui établissez en quelque sorte des normes pour l'ensemble de la francophonie, suivrez-vous le Québec qui est à cet égard en avance sur la France?*

D.P. : La politique linguistique au Québec est résolument différente pour des raisons précises qui tiennent au bilinguisme. Le Québec a voulu se doter d'organismes qui pouvaient réglementer et arbitrer. Le problème s'est donc forcément posé en des termes très différents ici. Outre-Atlantique, [...] nous ne vivons pas une situation qui peut-être ressentie — je suis très prudent dans ma formulation — comme une situation de menace. Ajoutons à cela que la tradition académique dont je parlais tout à l'heure nous a donné une image très particulière de la normalisation langagière. Beaucoup de Français s'assureront avant d'utiliser un mot qu'il est dans le *Dictionnaire* de l'Académie. Alors, moi, je n'ai pas à juger de l'opportunité de se doter d'organismes de standardisation, ici.

Amérique. — Bel exemple d'injustice: c'est Colomb qui la découvre et elle tire son nom d'Améric Vespuce. Sans la découverte de l'Amérique, nous n'aurions pas la syphilis et la phylloxéra. L'exalter quand même, surtout quand on n'y a pas été. Faire une tirade sur le *self-government*.

auteur. — On doit «connaître des auteurs»; inutile de savoir leurs noms.

Chateaubriand. — Connus surtout par le *beefsteak* qui porte son nom.

classiques (les). — On est censé les connaître.

critique. — Toujours éminent. Est censé tout connaître, tout savoir, avoir tout lu, tout vu. Quand il vous déplaît, l'appeler Aristarque, ou eunuque.

dictionnaire. — En dire: «N'est fait que pour les ignorants.» — Dictionnaire de rimes: s'en servir? Honteux!

érudition. — La mépriser comme étant la marque d'un esprit étroit.

feuilletons. — Cause de démoralisation. Se disputer sur le dénouement probable. Écrire à l'auteur pour lui fournir des idées. Fureur quand on y trouve un nom pareil au sien.

génie (le). — Inutile de l'admirer, c'est une «névrose».

Hippocrate. — On doit toujours le citer en latin parce qu'il écrivait en grec, excepté dans cette phrase: «Hippocrate dit oui, mais Galien dit non.»

Iliade. — Toujours suivie de *l'Odyssee*.

images. — Il y en a toujours trop dans la poésie.

imprimerie. — Découverte merveilleuse. A fait plus de mal que de bien.

inspiration poétique. — Choses qui la provoquent: la vue de la mer, l'amour, la femme, etc.

Koran. — Livre de Mahomet, où il n'est question que de femmes.

libre-échange. — Cause de souffrances du commerce.

Litré. — Ricaner quand on entend son nom: «Ce monsieur qui dit que nous descendons des singes.»

littérature. — Occupation des oisifs.

livre. — Quel qu'il soit, toujours trop long.

néologisme. — La perte de la langue française.

orthographe. — Y croire comme aux mathématiques. N'est pas nécessaire quand on a du style.

poésie. — Est tout à fait inutile: passée de mode.

poète. — Synonyme noble de nigaud; rêveur.

prose. — Plus facile à faire que les vers.

Racine. — Polisson!

romans. — Pervertissent les masses. Sont moins immoraux en feuilletons qu'en volumes. Seuls les romans historiques peuvent être tolérés parce qu'ils enseignent l'histoire. Il y a des romans écrits avec la pointe d'un scalpel, d'autres qui reposent sur la pointe d'une aiguille.

Sainte-Beuve. — Le Vendredi Saint, dînait exclusivement de charcuterie.

saphique et adonique (vers). — Produit un excellent effet dans un article de littérature.

tabac. — Celui de la régie ne vaut pas celui de contrebande [...]

N.B. : Toutes les citations sont extraites du *Dictionnaire des idées reçues*, de Gustave Flaubert, Aubier/Montaigne, 1980.

[...] La normalisation linguistique me semble cependant toujours un petit peu étrange. Je dois dire que décréter du jour au lendemain qu'il va falloir dire écrivaine et non plus écrivain,² c'est assez étranger à ma manière de raisonner. Pas du tout pour des raisons anti-féministes, la question n'est pas là; c'est vraiment pas ça le problème. J'ai le sentiment qu'opérer par décret dans un domaine tel que celui de la langue est une démarche étrange. Mais, encore une fois, il peut y avoir des raisons très précises de vouloir le faire, et ça, c'est tributaire d'une situation politique, d'une situation de pouvoir entre deux communautés linguistiques, situation que je ne connais pas.

N.B. : Mais l'anglomanie...

D.P. : Vous m'auriez posé la question, il y a quelques années, ma position était alors assez différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Je disais: toutes ces histoires d'anglomanie, il faut pas m'embêter avec ça: c'est vrai qu'on emprunte beaucoup à l'anglais, mais c'est pour des raisons de conjoncture historique. De la même façon qu'au temps des Croisades, on a beaucoup emprunté à l'arabe; à l'italien, au temps des guerres de la Renaissance. Et l'emprunt est un fonctionnement normal d'une langue. Donc, c'est vrai qu'on emprunte beaucoup à l'anglais, mais il y a dans le fond français des mots qui viennent de beaucoup d'autres langues. [...] Le français a une force d'assimilation telle que ce n'est pas un problème. J'avais donc cette position à l'égard de l'anglais... jusqu'à une date récente. Et puis elle a commencé à changer, notamment depuis un an ou deux. Je m'aperçois que le phénomène ne se limite pas au seul emprunt lexical, qu'il commence à toucher la syntaxe. Alors, là, je sens une menace. Quand je voyais «squash» sur un panneau, indiquant l'endroit où on pratiquait ce sport, je ne trouvais pas lieu de me scandaliser; quand je voyais «club de squash», je ne trouvais pas, non plus, qu'il y avait matière à me scandaliser, mais maintenant, ce n'est plus «club de squash» ou «squash» que je vois, c'est «squash club». C'est dire qu'on commence à penser en anglais.

Alors là, je me dis que, effectivement, il peut y avoir un danger. Tant que c'est uniquement la partie lexicale qui est touchée, cela relève du fonctionnement de toutes les langues; les langues empruntent les unes aux autres, le français emprunte à l'anglais, l'anglais emprunte au français — pas dans les mêmes proportions, il est vrai — mais l'emprunt lexical, ça fait partie de la vitalité d'une langue, et, à terme, on assimile les mots, comme on assimile les gens. [...] Mais quand on importe non plus du lexique, mais aussi de la syntaxe — et j'en vois les signes palpables dans mon environnement quotidien —, alors là, effectivement, je me dis



Patrice Remia

qu'il faut peut-être se réveiller et commencer à se doter d'organismes de normalisation linguistique, comme vous l'avez fait ici. ■

Entrevue réalisée par
Alain Lessard

2. N.D.L.R. : La féminisation de la langue au Québec n'a pas été décrétée comme semble le suggérer Daniel Péchoin. L'Office de la langue française a étudié le sujet et a proposé des choix, mais le mouvement de féminisation était enclenché et le travail de l'Office a pour ainsi dire répondu à la demande.

Jacques Boudet
LES MOTS DE L'HISTOIRE
Robert Laffont, 1990, 1374 p.; 95 \$

Peu de gens se demandent ce que désigne le mot de Cambronne, mais combien savent que *son mot* a été attribué au général sans trop de vérification (dans le désarroi des dernières heures de Waterloo, nulle place pour un journaliste, poète de surcroît!), par Victor Hugo. De même, «La garde impériale meurt et ne se rend pas» attribué, cette fois par la presse parisienne, au même bouillant général, avait-il plus de crédibilité? Car Cambronne n'est pas mort et il s'est rendu! Voilà une anecdote amusante tirée d'une somme imposante, ... et sérieuse, que Jacques Boudet a publiée fin 1990 chez Robert Laffont, *Les mots de l'histoire, Dictionnaire historique des événements, mœurs et mentalités, opinions et paroles mémorables de tous les temps et de tous les pays*. Ce n'est pas peu et vous ne parcourrez pas ces textes (1200 entrées) d'un trait. Vos consultations pourraient même s'étaler sur autant d'années que le travail de l'auteur, pour qui le dictionnaire est «un immense aide-mémoire de quarante années de recherches».

Dépassons l'anecdotique, ces mots brillants, un peu galvaudés, transformés (et améliorés?) par les générations, et partons à la recherche de réalités historiques importantes. Antisémitisme me vient à l'esprit. Là, j'en ai pour ma peine: origine de la réalité, du terme utilisé pour la décrire, des formes qu'elle a prises au cours des âges, des interprétations et falsifications dont elle a été l'objet, etc. Et je n'ai pas lu tous les compléments d'information suggérés sous d'autres rubriques.

Ce dictionnaire demande en effet de s'y familiariser. Essayons ensemble. Cherchons Québec, par exemple. Mais je m'égare; pas de rubrique Québec. L'index me réfèrera à Canada (où je trouverai le mot du Général), à génocide (celui des Acadiens!), à labourage, soldat et souvenir (celui-là, on l'attendait). Ne nous formalisons pas: Yougoslavie non plus ne figure pas en rubrique; il faut l'aller voir sous cravate et drapau, rouge et socialisme, entre autres.

Mais revenons à ce qui fait poids, à Canada. La rubrique comprend les entrées Découverte, Québec-Montréal, Frontenac, Nécessité (pour la France de conserver le Canada), Neige (les arpens de Voltaire), Bigoterie, Partition (Haut et Bas-Canada), Fédération (origine de nos *mots* actuels), 1942-1945 (notre Adélar y est devenu Adémard), Origine (des «Canadiens fran-

çais»), Histoire (laquelle enseigner à qui?). Cette fois je n'y ai pas mon compte. N'est-ce pas toujours le cas quand on connaît (un peu) mieux un sujet que la personne qui en parle ou que, chauvinisme oblige, on voudrait que tout soit dit.

Attention! l'ouvrage ne refait pas l'Histoire: il consigne ce qu'elle a retenu. Ainsi enrichit-il les connaissances en prolongeant leurs ramifications. Dans un travail de cette envergure, la compilation ne peut jamais être exhaustive, mais le lecteur a accès à une quantité incroyable d'informations qu'il mettrait des semaines à retracer, si, par grâce, tous les documents qui les contiennent lui étaient accessibles. Devant la mer, on peut bien oublier quelque temps le ruisseau du bout de la terre paternelle. ■

Blanche Beaulieu

Sous la dir. de Daniel Péchoin
THÉSAURUS, DES MOTS AUX IDÉES,
DES IDÉES AUX MOTS
Larousse, 1991, 1146 p.; 78,95 \$

«La notion qui est à la clé du *Thésaurus* [concept original d'origine anglo-saxonne], c'est, disait Daniel Péchoin, de fournir un outil qui permet, lorsqu'on a un mot en tête, d'explorer tout le domaine des idées qui peut être associé à ce mot, des idées qui gravitent autour du mot... comme des planètes qui gravitent autour d'un système sémantique.»

Il n'existait pas jusqu'à tout récemment de *Thésaurus* français, bien que la formule soit exploitée par les Anglo-Saxons depuis près d'un siècle. La maison Larousse a comblé ce vide. Précisons que l'ouvrage réalisé sous la direction de Daniel Péchoin n'est pas une traduction, car, comme il le dit, «chaque langue occupe et découpe le réel de manière différente». Le plan du dictionnaire et l'articulation des articles ont été complètement repensés pour établir l'édition française. Le *Thésaurus* s'adresse principalement à toutes les personnes pour qui la communication est un métier, à toutes celles qui doivent acquérir ou posséder une maîtrise approfondie du français (on pense immédiatement aux professeurs et aux étudiants) et, enfin, à tous les gens qui ont avec la langue un rapport créatif, qu'ils soient écrivains amateurs ou professionnels. Sur leur table de travail, le *Thésaurus* a pour vocation de remplir une case vide dans leur *boîte à outils*.

Comme l'indique son sous-titre, *Des mots aux idées, des idées aux mots*, le *Thésaurus* épouse, en partie, le fonctionnement d'un dictionnaire analogique. Mais on y retrouve à la fois un dictionnaire des synonymes et un dictionnaire des contraires. Alors que la nomenclature d'un dictionnaire analogique est quelque peu aléatoire ou arbitraire, la partie analogique du *Thésaurus* se veut beaucoup plus méthodique et ordonnée. Les articles d'un dictionnaire analogique traditionnel sont déterminés par l'auteur qui choisit de traiter de tel ou tel type d'analogie. Plus systématique, le *Thésaurus*, le plan qui en est la structure le montre bien, vise l'exhaustivité. L'objectif, note Daniel Péchoin,

«c'est d'énumérer tous les concepts nommables». Aussi, chaque fois que cela est possible, les articles, ou mots-clés, sont disposés par paire de notions opposées. Par exemple, sur une même page ou double-page, l'article «inexistence» côtoie l'article «existence», l'article «immatériel» suit l'article «matériel». Cette intégration du dictionnaire des contraires à la partie analogique, cette mise en regard d'une notion et de la notion opposée, est unique au *Thésaurus*.

D'autre part, un dictionnaire analogique traditionnel est fondé uniquement sur l'analogie sémantique, le *Thésaurus* va beaucoup plus loin. Dans le *corps* d'un dictionnaire des synonymes, un nom ne peut être synonyme que d'un autre nom, un verbe d'un autre verbe, tandis que, si l'on veut, le *Thésaurus* introduit le *baroquisme des formes*. Chacune des entrées, chacun des mots-clés comporte la liste, distribuée par paragraphe, des noms, des verbes, des adverbes, et s'il y a lieu, des conjonctions, des propositions, dont les significations rejoignent celles de la rubrique. Ainsi, pour exprimer une idée, on a le choix du ou des mots qui nous semblent mieux convenir: noms, adjectifs, adverbes, verbes.

La première partie du *Thésaurus* donne une vue synthétique du classement des paragraphes adopté dans l'ouvrage. Le sommaire comporte huit pages, divisées en trois sections: le monde, l'homme, la société. D'un seul coup d'œil, on peut appréhender l'approche de Daniel Péchoin, son désir d'exhaustivité, bref, sa conception: «l'idée de prendre toute la langue dans un réseau maillé, avec des passerelles [...]».

La partie suivante comprend 873 paragraphes répartis sur 630 pages. Il s'agit du *corps* même de l'ouvrage. Et l'on accède à cette partie, soit par le «Sommaire», soit par la troisième partie, l'«Index». Celui-ci comporte 495 pages: 100 000 mots, extraits de la deuxième partie, y sont présentés par ordre alphabétique.

Daniel Péchoin déclarait: «Il me semble, en toute immodestie, que le *Thésaurus* va un peu plus loin, beaucoup plus loin que le dictionnaire analogique traditionnel et est susceptible de rendre une multitude de services». Pour ma part, il me semble, en toute modestie, qu'il a raison! ■

Alain Lessard



Voyages de Gulliver
par J.J. Grandville